

# La Lettre d'Archimède

L'actualité de l'Eldo vue par un spectateur

N° 95 — 14 janvier 2017

Sommaire

Nouveautés : [Entre les frontières](#)

Dernières séances : [American Pastoral](#)

Nouvelles visions : [Diamond Island](#) et [Nocturnal Animals](#)

En attendant le Festival Télérama : [Elle](#)

[Le film mystère # 95](#) — [La solution du film mystère # 94](#)

[En bref et en vrac](#) — [Prochains rendez-vous à l'Eldo](#)

## ENTRE LES FRONTIÈRES



un film d'Avi Mograbi

Fin 2013, suite à un amendement à la loi anti-infiltration voté par la Knesset, le camp de Holot ouvrait dans le désert de Néguev, au sud d'Israël, non loin de la frontière égyptienne. Les demandeurs d'asile entrés en Israël sans visa et détenus dans cette « prison ouverte » sont « libres » mais doivent répondre à l'appel trois fois par jour et passer la nuit dans le centre. Toujours fin 2013, plus d'une centaine de ces demandeurs d'asile, rejoints par des activistes israéliens, organisent une marche de protestation vers Jérusalem qui est réprimée violemment. Le cinéaste Avi Mograbi et le metteur en scène Chen Alon ont été à la rencontre de ces migrants venus d'Afrique, en usant de la méthode du Théâtre de l'opprimé, créée par Augusto Boal dans l'Amérique latine des années soixante-dix.

D'emblée, Avi Mograbi présente la violence subie comme un fait indiscutable et injuste, d'autant plus dans un pays construit en large part par des réfugiés — la propre grand-mère du cinéaste avait fui l'Allemagne nazie. Il dénonce clairement l'hypocrisie des politiques qui, ne pouvant renvoyer Somaliens et Érythréens dans leur pays, multiplient les difficultés et les vexations pour que ceux-ci partent d'eux-mêmes. *Entre les frontières* n'essaie pas de nous convaincre en nous par l'image captée sur le terrain, en nous dissociant des migrants pour susciter en nous une réaction de pitié ou de charité — comme le font la plupart des reportages.

En demandant à un acteur, migrant ou non, de jouer son propre rôle mais aussi celui du dictateur qui l'a fait fuir de son pays, d'un soldat israélien qui le repousse, d'un activiste pro-demandeurs d'asile, ou d'une institution internationale, Mograbi et Alon tentent de multiplier les points de vue — de l'acteur et du spectateur. Si *Entre les frontières* est la captation, non sans humour, d'une rencontre d'égal à égal, un échange à hauteur d'homme d'expériences et de ressentis du fait migratoire, Avi Mograbi ne cache pas les difficultés de l'entreprise — des demandeurs d'asile disparaissant d'une séance à l'autre au gré des opportunités qui se présentent à eux — et surtout l'impossible conciliation. Les activistes luttent pour des principes, les migrants pour leur vie, le dialogue et l'échange des positions atteignent ici leurs limites, mais Avi Mograbi ne le cache pas, par exemple dans la scène au centre de détention de Saharonim, dans laquelle le cinéaste tente difficilement d'amorcer une discussion. Ainsi, *Entre les frontières* est un film fort, subtil, qui interroge le phénomène migratoire en évitant les écueils habituels, la catégorisation distanciée et l'idéalisme béat.

---

## AMERICAN PASTORAL



un film d'Ewan McGregor

Pour sa première réalisation, Ewan McGregor a courageusement souhaité adapter le roman de l'un des piliers de la littérature américaine contemporaine. Quelques semaines après *The Body Artist* de Don DeLillo, dont Benoît Jacquot s'était inspiré pour *À jamais*, c'est de l'une des œuvres les plus célèbres de Philip Roth, *American Pastoral*, récompensée d'un Prix Pulitzer, qu'il tire ainsi son film homonyme.

Aux difficultés évidemment liées à la mise en images d'un roman, *a fortiori* si littéraire, *American Pastoral* ajoute celle de la complexité de ses enjeux. L'écrivain Nathan Zuckerman apprend, au cours d'une réunion d'anciens élèves, que l'idole sportive de son lycée, Seymour Levov dit « Le Suédois », vient de mourir. Surpris par la nouvelle — le Suédois donnait une impression d'immortalité — il est d'autant plus ébranlé de savoir que sa vie avait peu à voir avec le bonheur sans fard qu'il lui paraissait naturel d'attribuer à ce champion à qui tout semblait sourire.

Le film de McGregor est donc essentiellement constitué d'un flash-back racontant la progressive descente aux Enfers du Suédois (à mon avis malheureusement incarné par l'acteur lui-même) confronté aux difficultés sociales de sa fille dont le bégaiement accentué cause le rejet, puis à sa radicalisation peut-être terroriste contre la guerre du Vietnam et plus largement l'impérialisme américain et le conservatisme passif qu'il incarne, aux émeutes contre la ségrégation, à la détérioration de son couple...

Faisant le choix d'un certain académisme, le réalisateur épouse probablement plus la perspective du Suédois que ne l'aurait voulu Roth, conscient qu'il ne pouvait conserver la complexité politique du roman, et lui préférant l'entrée plus accessible du pathos familial. À ce prix, en se focalisant sur le combat mené par ce père pour retrouver le cœur de sa fille, il parvient à lui rester fidèle, et sans doute à toucher davantage le spectateur que ne l'aurait fait une adaptation parfaitement scrupuleuse.

Il suffit pourtant de conserver en mémoire le titre *American Pastoral* au cours du visionnage pour apprécier la hauteur de vue, la tristesse qui confine à un sentiment de tragique, et une certaine férocité, de ce panorama d'une certaine Amérique dont le titre dit assez qu'elle n'est pas confinée à cette famille fictive, et que l'on peut être tenté d'évacuer au profit de ce drame émouvant de la parentalité.

Moyocoyani



---

## DIAMOND ISLAND



un film de Davy Chou

---

adulte, cette transition individuelle est amplifiée par celle, collective, que vit le Cambodge. À l'image de ce nouveau quartier ultramoderne, sorti « des champs et de la poussière » à la périphérie de Phnom Penh. Symbole de cet entre-deux, le pont qui relie le futur quartier à la vieille ville, espace urbain empli de mystères et de pièges pour ces jeunes arrivants et véritable miroir aux alouettes.

L'attention que porte D. CHOU à l'architecture et aux lieux renforce la puissance et la beauté du film, tout en y inscrivant les déplacements incessants, de jour comme de nuit, de Bora et de la bande qui s'est formée. Au fil du film le village familial, la forêt luxuriante mais aussi le campement initial font place à des lieux clos, codés et standardisés où les corps et les affects ont déjà perdu de leur innocence. Comme si le libéralisme en marche dans la capitale, avec tous les espoirs de liberté et de réussite qu'il représente pour la jeunesse, avait déjà commencé son travail de sape.

Le rêve peut continuer mais il a déjà un coût.

---

## NOCTURNAL ANIMALS



un film de Tom Ford

---

Avec *Diamond Island* Davy Chou signe un premier film d'une rare sensibilité et d'une beauté formelle saisissante, en suivant le quotidien d'un groupe de jeunes cambodgiens venus à Phnom Penh dans l'espoir d'une vie meilleure. Parti de son village, Bora se retrouve dans un campement situé à proximité d'un immense chantier de construction dans lequel il travaille toute la journée. Il se lie d'amitié avec d'autres jeunes, comme lui, manœuvres dérisoires le jour et ados timides et maladroits la nuit, au fil de leurs virées nocturne.

Film sur la perte et sur les découvertes qui accompagnent le passage de l'adolescence à l'âge

adulte, cette transition individuelle est amplifiée par celle, collective, que vit le Cambodge. À l'image de ce nouveau quartier ultramoderne, sorti « des champs et de la poussière » à la périphérie de Phnom Penh.

Symbole de cet entre-deux, le pont qui relie le futur quartier à la vieille ville, espace urbain empli de mystères et de pièges pour ces jeunes arrivants et véritable miroir aux alouettes.

L'attention que porte D. CHOU à l'architecture et aux lieux renforce la puissance et la beauté du film, tout en y inscrivant les déplacements incessants, de jour comme de nuit, de Bora et de la bande qui s'est formée. Au fil du film le village familial, la forêt luxuriante mais aussi le campement initial font place à des lieux clos, codés et standardisés où les corps et les affects ont déjà perdu de leur innocence. Comme si le libéralisme en marche dans la capitale, avec tous les espoirs de liberté et de réussite qu'il représente pour la jeunesse, avait déjà commencé son travail de sape.

Le rêve peut continuer mais il a déjà un coût.

Dès les premières secondes, *Nocturnal Animals*, nous agrippe et nous précipite dans un univers de toc et de faux semblants. Los Angeles, après le vernissage d'une installation *arty* à la provocation obscène, suivent les échanges factices d'un jeune couple aussi lisse et froid que l'immense villa qu'ils occupent au-dessus de la ville. Pour Suzan, propriétaire de la galerie, l'art n'est qu'un produit comme un autre. Issue d'une riche famille conservatrice elle a fait le choix, des années auparavant, du statut social et de l'argent, « trop cynique pour être artiste ».

Jusqu'au jour où tout bascule, son mari s'éloigne et son ex reprend contact avec elle après des années sans nouvelles. Il lui envoie son premier roman, qui lui est dédié, une œuvre violente nourrie de culpabilité et de vengeance. Seule et déstabilisée, Suzan se plonge dans le livre. Progressivement la fiction vampirise son quotidien et sa réalité, des fragments du passé refont surface.

Ainsi, le retour 19 ans plus tôt sur sa déclaration d'amour suivie de la rupture brutale, d'une ironie glacée, constitue la pierre angulaire de la structure narrative du film.

C'est la force du film de Tom Ford d'entrecroiser les récits et de faire résonner les situations, comme les émotions, jusqu'à la limite de l'artifice. Il multiplie les contrastes, opposant l'authenticité du désert aux extérieurs déréalisés de la villa et à son intérieur ultrachic.

Le trop-plein de la fiction face au vide de l'existence. A la recherche de la vérité et jusqu'au bout du mensonge, jusqu'à cet ultime plan où tout se rejoint pour laisser Suzan face à elle-même.

Parfois dérangent, ou irritant, mais toujours captivant, le film est porté par l'interprétation impeccable d'Amy Adams et Jake Gyllenhaal.

Dans *Diamond Island* Davy Chou nous laissait croire au rêve encore possible, pour Tom Ford il y a longtemps que le rêve a viré au cauchemar.

Joe Chip



un film de Paul Verhoeven

Paul Verhoeven appartient au petit nombre de réalisateurs dont j'aie vu toute la filmographie par plaisir (et non par sentiment d'obligation culturelle) et, globalement, avec plaisir. La perspective d'une nouvelle œuvre après une retraite de dix ans (Black Book était sorti en 2006), dont il n'était sorti que pour un oubliable film en Vidéo à la Demande, *Tricked*, en 2012, m'avait pourtant laissé sceptique. Non seulement il y adaptait un roman de Philippe Djian, « *Oh...* », lauréat du Prix Interallié en 2012, mais il avait décidé de le tourner en France avec un casting français — c'était donc la première fois qu'il sortait du clivage Pays-Bas/États-Unis qui avait toujours défini sa carrière — et la perspective de voir Isabelle Huppert et Charles Berling entouré de Laurent Lafitte et Virginie Efira suscitait un évident scepticisme.

*Elle* ne s'avéra cependant pas seulement une bonne surprise, mais l'un des films les plus vigoureux de Verhoeven et les meilleurs de 2016. Ma première erreur avait été de me fier à la bande-annonce en attendant un film sordide sur le viol et une héroïne refoulant de la manière la plus malsaine ses agressions régulières. Isabelle Huppert parvient cependant à incarner ce personnage avec un tel aplomb, un tel décalage par rapport à ce que serait une réaction « normale », comme les autres personnages, à peine plus ordinaires, qu'il se produit un phénomène étrange : *Elle* en devient drôle, un chef-d'œuvre d'humour noir, renforcé naturellement par la satire et le cynisme du regard verhoevenien.

À filmer avec nonchalance cette monstruosité ordinaire et généralisée, le réalisateur semble même se refuser à tout jugement moral, comme si cette horreur n'était après tout que l'affaire de ceux qui l'infligeaient et la subissaient, et que l'assentiment des uns et des autres en faisait une petite perversité existentielle sans grande méchanceté. N'épargnant aucun de ses personnages, on est amenés à se demander s'il ne les dédouane pas tous, et le propos sur la violence dans laquelle baigne notre société, dont les médias et les jeux vidéo sont les vecteurs ou les symptômes, n'en est que plus complexe.

Le traitement du dixième art est particulièrement révélateur de ce traitement original : alors que le personnage principal travaillait dans le milieu du cinéma dans le roman de Djian, Verhoeven refuse étonnamment la possibilité d'une fiction explicitement métafictionnelle pour la transposer dans le monde des jeux vidéo, Michèle dirigeant un studio développant un jeu qu'elle exige toujours plus violent et plus cru. L'immersion est renforcée par le fait que le film n'hésite pas à montrer des séquences du jeu *Styx*, justement développé il y a deux ans par une entreprise française, Cyanide. On est donc loin de l'image habituelle au cinéma de criminels se défoulant virtuellement avant de reporter cette violence dans le monde réel.

*Elle* avait été choisi par la France pour la représenter aux Oscars. Si le film n'a pas été retenu dans la catégorie du meilleur film étranger, il a été mieux reçu aux Golden Globes où il a reçu cette récompense avec celle du prix d'interprétation féminine pour Isabelle Huppert : une belle preuve de consensus international autour d'un film de qualité, dont je me réjouis sincèrement que l'Eldorado le reprogramme dans le cadre du festival Télérama pour que tous ceux qui aiment se laisser surprendre puissent en profiter.

Moyocoyani

*Les films retenus par Télérama pour son festival de cinéma et qui étaient sortis initialement à l'Eldorado ont déjà été présentés dans la Lettre, par Moyocoyani — Julieta (#61), Moi, Daniel Blake (#83) — ou par moi — Aquarius (#80), Frantz (#77), Ma vie de Courgette (#83), Nocturama (#76), Paterson (#92), Toni Erdmann (#72). Vous pouvez retrouver ces textes sur le site de l'Eldorado, <http://www.cinema-eldorado.fr>, rubrique « La Lettre d'Archimède ». A.*

## LE FILM MYSTÈRE # 95



Bonne idée qu'a eue l'Eldorado de reprendre *La Chasse au lion à l'arc* (1967) de Jean Rouch, à l'époque récompensé, comme il se doit, d'un Lion d'or au Festival de Venise. Le fauve qui réussissait à échapper à ses poursuivants apparaît dans un court métrage, le film mystère de la semaine (voir le photogramme ci-contre qui en est extrait). Nous y retrouvons aussi les chasseurs gaos.

Pour jouer, envoyez le titre du film mystère et de son réalisateur par courrier électronique à l'adresse [archimede@cinema-eldorado.com](mailto:archimede@cinema-eldorado.com) ou déposez la réponse en indiquant le numéro du film mystère, votre nom et des coordonnées (de préférence une adresse électronique) dans l'urne située dans le hall de l'Eldorado **avant le vendredi 20 janvier minuit**. Un bulletin sera tiré au sort parmi les bonnes réponses et fera gagner deux places de cinéma à son auteur. Bonne chance !

## LA SOLUTION DU FILM MYSTÈRE # 94



Cette semaine, le tirage au sort a avantagé Franck B. qui avait reconnu *Deux nigauds contre Frankenstein* (*Bud Abbott and Lou Costello Meet Frankenstein* ; 1948) de Charles T. Barton. Le photogramme montre Wilbur (Lou Costello, à gauche) qui regarde avec terreur Dracula (Bela Lugosi, debout à droite) réveiller le monstre de Frankenstein (Glenn Strange, couché à droite). Glenn Strange avait déjà interprété la célèbre créature dans *La Maison de Frankenstein* (*House of Frankenstein* ; 1944) et *La Maison de Dracula* (*House of Dracula* ; 1945) d'Erle C. Kenton ; Bela Lugosi avait été l'inoubliable comte dans *Dracula* (1931) de Tod Browning. Ont participé aussi au film, Lon Chaney dans le rôle du loup-garou Lawrence Talbot, déjà interprété dans *Le Loup-garou* (*The Wolf Man* ; George Waggner ; 1941) et Vincent Price qui ne prête que sa voix à l'homme invisible, rôle qu'il avait tenu dans *Le Retour de l'homme invisible* (*The Invisible Man Returns* ; Joe May ; 1940).

Dans *Paterson*, Jim Jarmusch fait plusieurs fois référence à Lou Costello. Le duo comique que le comédien originaire de la ville de Paterson avait formé avec Bud Abbott, lui aussi originaire du New Jersey, s'était fait connaître avec un sketch sur le base-ball, *Who's on First ?*, qui est repris partiellement dans *Paterson*. Entre 1940 et 1956, Abbott et Costello tournèrent ensemble dans plus d'une trentaine de comédies dont le titre français débutait le plus souvent par « Deux nigauds ».

## EN BREF ET EN VRAC

- **Préventes en cours** pour la séance spéciale du film *Les Jours ici* (27/01).
- **Attention ! Dernières séances** d'*American Pastoral*, *Le Bal des lucioles et autres courts*, *La Chasse au lion à l'arc*, *Diamond Island* ([lettre # 94](#)), *Hedi* ([lettre # 93](#)), *Voyage à travers le cinéma français*.

## PROCHAINS RENDEZ-VOUS À L'ELDO

### Janvier

- **Mardi 17, 20 h** : projection unique de *Kashima Paradise*.
- **Jeudi 19, 20 h 15** : avant-première de *Noces* en présence de l'acteur Sébastien Houbani.
- **Vendredi 20, 20 h** : *Julietta* présenté par Samuel Douhaire, critique.
- **Samedi 21, 18 h** : *La Tortue rouge* présenté par Samuel Douhaire, critique.
- **Samedi 21, 20 h** : *Juste la fin du monde* présenté par Samuel Douhaire, critique.
- **Vendredi 27, 20 h 15** : projection de *Les Jours ici* en présence du réalisateur Benoît Keller et de Jean-Louis Barbotte, directeur d'EHPAD.
- **Mardi 31, 20 h** : **Carte blanche lycéens** : *Persepolis* (tarif préférentiel de 4 € pour les lycéens et le personnel des lycées de l'agglomération dijonnaise).

### Février

- **Lundi 2, 20 h 15** : projection de *L'Odorat* en présence de Jordi Ballester et Thierry Thomas-Danguin, chercheurs.
- **Samedi 4, 9 h** : atelier *Voix off et ambiances sonores* par Aurelio Savini (10 €).

*Entre les frontières* (בין גדרות ; Israël, France ; 2016 ; 1 h 24 ; couleur, 1.85:1 ; Dolby 5.1), réalisé par Avi Mograbi, produit par Serge Lalou, Camille Laemlé et Avi Mograbi. Musique de Noam Enbar, image de Philippe Bellaïche, montage d'Avi Mograbi. Distribué par Météore Films, sortie française : 11 janvier 2017.

*American Pastoral* (Etats-Unis, Hong Kong ; 2016 ; 1 h 48 ; noir et blanc, couleur, 2.35:1), réalisé par Ewan McGregor, écrit par John Romano d'après *Pastorale américaine* (*American Pastoral* ; 1997) de Philip Roth, produit par André Lamal, Gary Lucchesi et Tom Rosenberg. Musique d'Alexandre Desplat, image de Martin Ruhe, montage de Melissa Kent, décors de Daniel Clancy, costumes de Lindsay Ann McKay. Avec Ewan McGregor (Swede Levov), Jennifer Connelly (Dawn Levov), Dakota Fanning (Merry Levov), David Strathairn (Nathan Zuckerman), Uzo Aduba (Vicky), Valorie Curry (Rita Cohen), Rupert Evans (Jerry Levov). Distribué par Mars Film, sortie française : 28 décembre 2016.

*Diamond Island, Nocturnal Animals* : voir la [lettre # 94](#).

*Elle* (France, Allemagne ; 2016 ; 2 h 10 ; couleur, 2.39:1 ; 5.1), réalisé par Paul Verhoeven, écrit par David Birke d'après « Oh... » (2012) de Philippe Djian, produit par Saïd Ben Saïd et Michel Merkt. Musique d'Anne Dudley, image de Stéphane Fontaine, montage de Job ter Burg. Avec Isabelle Huppert (Michèle), Laurent Lafitte (Patrick), Anne Consigny (Anna), Charles Berling (Richard), Virgiiie Efir (Rebecca), Judith Magre (Irène), Christian Berkel (Robert), Jonas Bloquet (Vincent), Alice Isaaz (Josie), Vimala Pons (Hélène). Distribué par SBS Distribution, sortie française : 25 mai 2016. *AFCA Award de la meilleure actrice (I. Huppert) 2016 ; BFCF Award du meilleur film étranger 2016 ; BOFCA Award de la meilleure actrice (I. Huppert) 2016 ; BSFC Award de la meilleure actrice (I. Huppert) 2016 ; Golden Globes de la meilleure actrice dans un film dramatique (I. Huppert) et du meilleur film en langue étrangère 2017 ; EDA Special Mention Awards de la meilleure actrice (I. Huppert) et de la meilleure actrice défiant l'âge et l'âgeisme (I. Huppert) 2017... Interdit aux moins de 12 ans.*

Prochaine lettre vers le samedi 21 janvier avec (sous réserve) *Le Divan de Staline* de Fanny Ardant. Voulez-vous partager votre avis sur un film *via* la Lettre ? Contactez-moi par courrier électronique à l'adresse [archimede@cinema-eldorado.com](mailto:archimede@cinema-eldorado.com).

### Cinéma Eldorado

21, rue Alfred de Musset  
21 000 DIJON

Site Web : <http://www.cinema-eldorado.fr>

Courriel : [eldo@wanadoo.fr](mailto:eldo@wanadoo.fr)

Twitter : [@CinemaEldorado](https://twitter.com/CinemaEldorado)

Facebook : [CinemaEldorado](https://www.facebook.com/CinemaEldorado)

### La Lettre d'Archimède

Site web :

<https://cinemaeldorado.wordpress.com/la-lettre>

Courriel : [archimede@cinema-eldorado.com](mailto:archimede@cinema-eldorado.com)